

Écrire ou partir avec promesse de vivre

Une année sans été Texte de Catherine Anne, mise en scène de Véronique Côté, par le Théâtre [mo], Théâtre Périscope, du 1^{er} au 19 février 2005

L'inoublié ou Marcel Pomme-dans-l'eau : un récit-fleuve Texte et mise en scène de Marcel Pomerlo, par le Théâtre Momentum, Théâtre Périscope, du 18 au 29 janvier 2005

Jacqueline Bouchard

Numéro 202, mai-juin 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18672ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bouchard, J. (2005). Écrire ou partir avec promesse de vivre / *Une année sans été* Texte de Catherine Anne, mise en scène de Véronique Côté, par le Théâtre [mo], Théâtre Périscope, du 1^{er} au 19 février 2005 / *L'inoublié ou Marcel Pomme-dans-l'eau : un récit-fleuve* Texte et mise en scène de Marcel Pomerlo, par le Théâtre Momentum, Théâtre Périscope, du 18 au 29 janvier 2005. *Spirale*, (202), 47-48.

ÉCRIRE OU PARTIR AVEC PROMESSE DE VIVRE

UNE ANNÉE SANS ÉTÉ

Texte de Catherine Anne, mise en scène de Véronique Côté, par le Théâtre [mo], Théâtre Périscope, du 1^{er} au 19 février 2005.

L'INOUBLIÉ OU MARCEL POMME-DANS-L'EAU : UN RÉCIT-FLEUVE

Texte et mise en scène de Marcel Pomerlo, par le Théâtre Mòmentum, Théâtre Périscope, du 18 au 29 janvier 2005.

CRÉÉE en 2003 au Centre international de séjour de Québec, probablement une primeur en Amérique, *Une année sans été* est la première (1987) d'une vingtaine de pièces écrites par Catherine Anne, également comédienne et metteuse en scène. Elle est inspirée de loin par la vie et l'œuvre de Rainer Maria Rilke, plus particulièrement par les *Lettres à un jeune poète*.

Lettres autour d'un jeune théâtre

Des correspondances apparaissent entre l'écriture de la dramaturge française et celle d'autres écrivains, lorsque la metteuse en scène Véronique Côté décide en 2003 d'inviter des auteurs, comédiens, metteurs en scène et dramaturges à écrire de nouvelles *Lettres* aux jeunes artistes : « *J'avais envie d'élargir notre réflexion sur la place de la poésie aujourd'hui, sur la difficulté de l'acte créateur, sur l'amour, l'enfance, la solitude.* » À la suite de dizaines d'invitations envoyées, exactement un siècle après la première missive du jeune Kappus à Maria Rilke, quelque vingt auteurs répondent généreusement par des lettres « *magnifiques, graves, légères, engagées, solidaires, extrêmement touchantes* ». Elles vont permettre de constituer un fascinant recueil sur la découverte de soi, ce dont traite *Une année sans été*. Dans cette pièce, précise Véronique Côté, ce sont « *les thèmes principaux de la fin de l'enfance, de la solitude, de l'amour, de la difficulté de l'acte créateur, de la liberté et du voyage qui nous ont d'abord rejoints. Et aussi la jeunesse des personnages* ». Effectivement, la cohérence est étonnante entre la production de ces comédiens en début de carrière et le texte de Catherine Anne qui parle de jeunes adultes au seuil de leur vie. Ce fut un vrai coup de cœur pour Véronique Côté et Valérie Descheneaux lorsqu'elles se plongèrent ensemble dans une édition de cette œuvre prise au hasard sur un rayon de bibliothèque. Coïncidence étrange, c'était dans un bus, un soir de départ.

Cette *Année sans été* est servie avec une efficace et émouvante poésie. Les mots y sont omniprésents. D'abord sur les murs, à partir d'une

idée puisée dans une installation en art visuel : le texte devient littéralement la texture d'une tapisserie en relief, un recueil émaillé de concepts imprimés chacun sur autant de feuilles de papier superposées. Il y a aussi ces griffonnages compulsifs dans le vide, qui traduisent une urgence de dire des personnages. La scénographie et l'éclairage de Jean-François Labbé reproduisent l'aménagement et l'atmosphère de la première version, tenue dans une salle d'auberge de jeunesse. C'était un lieu bien particulier tant du point de vue de ses contraintes que de son cachet unique, intime. Labbé refait donc en faux les grandes portes-fenêtres qui, à l'origine, furent les guides obligés de la mise en scène. Elles sont ici impressionnantes, en fond de scène, ouvrant sur l'espace urbain d'une ruelle qui appelle au

départ, à la réalisation de soi. Le décor se réduit ensuite à une table assortie d'une étagère, à des chaises, à un lit que l'on déplace avec une économie de mouvements, évoquant ainsi tantôt le mobilier d'un cabinet de travail, tantôt celui d'une chambre ou d'une cuisine. Outre les éclairages qui épousent, notamment par des fondus subtils, les bouleversements psychologiques et la sensibilité à vif des personnages, divers procédés d'une délicate esthétique contribuent à créer et à maintenir un climat poétique et romantique. Il y a ces pétales de rose qui s'éparpillent doucement autour de Louisette, auréole métaphorique de l'amour agissant. Il y a ces gros flocons qui neigent, ponctuant les moments intenses et inoubliables de la jeunesse, émotions et passions que le temps recouvrira de son épaisseur.



René Donais, *Sans titre*, création de la planche et impression : 1991, eau-forte, 45 × 56 cm.

Rehaussée par les costumes de Pierrick Fréchette, la couleur de chaque personnage nous pénètre avec sa tonalité spécifique, formant un vibrant ensemble dont la musique nous touche indubitablement. La découverte de soi emprunte plusieurs routes, pour chacun différente. Auguste Dupré, poète médiocre sachant qu'il ne sera jamais ce qu'il veut être, continue de jouer les clowns, car jouer est tout ce qui lui reste. Emmanuel Bédard, foulard blanc autour du cou, est absolument pathétique et convaincant dans ce rôle de fils à papa désabusé. S'il est à son meilleur et fait rire avec ses vers et ses facéties d'artiste raté, sa détresse est cependant profonde et palpable. Le chemin de Gérard vers l'écriture est plus prometteur mais néanmoins ardu : l'inspiration se fait attendre, l'amour et le doute brouillent ses choix ; il s'égare avec Auguste dans les divertissements faciles. Sylvio-Manuel Arriola endosse la personnalité confuse de ce Gérard mal dans sa peau qui, dans son parcours tourmenté, bouleverse malgré lui des gens comme Louissette dont l'affection demeure sans écho. Valérie Descheneaux, également à l'environnement sonore, irradie la lumineuse fraîcheur de cette généreuse et tendre Louissette, traduite en des gestes furtifs ou des attitudes tout en retenue. C'est par elle surtout que la poésie advient, bien qu'elle l'ignore. Petite reine tenue enfermée par une mère contrôlante, son adolescence se fane entre quatre murs. L'amour est le révélateur qui lui inspire la soudaine curiosité d'être ailleurs, le goût de « sortir » pour se trouver. Jusque-là gonflée d'un seul amour, celui pour son frère disparu, elle saurait maintenant s'envoler plus haut avec Gérard. Perdue dans ses émotions, ancrée dans un passé étouffant, elle tire sur sa corde. Quant à elle bien différente, Mademoiselle Point cultive le déni de ses désirs. Maryse Beauchamp est résolument engoncée dans le costume de cette célibataire conformiste qui s'attache à servir dévotement parents et patron, évitant de remettre en question sa vie immobile et son manque d'autonomie. Trop tard peut-être, dans un tragique appel à l'aide, elle se perd là où elle espérait découvrir des réponses. Enfin, chez Anna, la quête de soi s'effectue à travers des étapes de dépaysement, par la distance physique qu'elle établit d'abord avec sa famille puis avec ses amis, et enfin avec ses propres projets. Si elle ne s'attache à rien parce qu'elle veut se trouver tout entière, elle demeure néanmoins attentive aux autres, notamment à Louissette avec qui elle se lie d'amitié. Véronique Côté incarne avec bonheur cette Allemande apparemment sûre d'elle et de ce qu'elle veut, caractère auquel la langue et l'accent étrangers séduisants ajoutent de l'autorité.

Si le texte montre que la définition de l'identité personnelle fait partie du processus de maturation de l'être, il suggère par ailleurs l'importance, comme le fait Anna dans sa propre quête, de quitter pays, maison, famille, emploi et amour pour découvrir qui l'on est. Ceux qui ne savent pas partir n'y arriveront pas. Mademoiselle Point

en paye le prix et aussi Auguste, qui ne parvient pas à s'affranchir de la fortune paternelle. L'exil permet à Gérard de confirmer son identité d'écrivain et c'est encore l'exil qui convaincra Anna que l'écriture n'est pas sa voie. Enfin, si la découverte de son identité personnelle est essentielle, il faut savoir que son accomplissement n'est pas pour autant assuré : des traumatismes, la maladie, la mort, la guerre (ici celle de 1914) peuvent fragiliser ou faucher les rêves de réalisation. « Cette pièce ne parle pas de la guerre : elle parle de tout ce que la guerre vient briser », souligne Véronique Côté. C'est un très beau moment de la mise en scène quand, à la fin, Gérard offre son poème à Anna, un don simplement évoqué par un geste, un envol de paroles « ailées » que la jeune femme recueille délicatement sur son cœur : une émotion esthétique, une colombe que le poète libère, messagère de paix et d'espoir.

L'ensemble illustre l'approche du Théâtre [mo] pour lequel, comme l'explique Véronique Côté, « le texte est le cœur battant de la représentation. Cela se traduit autant dans les silences que dans la parole des acteurs, autant dans les images créées que dans le jeu en tant que tel. Pour ce travail en particulier, nous nous sommes attachés à amener la poésie sur scène, par petites touches : en faisant surgir des actions des personnages des chocs de sens, et par là, la poésie. Nous avons cherché ce que Rilke appelait *Weltinnenraum* : l'espace intérieur du monde [...]. Nous avons construit le spectacle autour de ces mouvements intérieurs des personnages, joués et mis en images. »

Apprendre à nager pour ne pas se noyer

Dans la problématique de la construction identitaire, *L'inoublié ou Marcel Pomme-dans-l'eau* : un récit-fleuve est une troublante fiction autobiographique sur les thèmes de la mort, de l'homosexualité et de la difficulté d'être. L'œuvre fait ressortir l'incidence du hasard cruel ou de faits en apparence banals sur le processus de personnalisation des individus. « Ça arrive... », y répète-t-on avec fatalisme. Divers épisodes montrent à quel point certains événements peuvent marquer le cheminement d'un être, et comment des expériences particulières convergent pour modeler son destin. Par exemple, celle d'être né mâle à la suite d'une grossesse difficile et alors que l'arrivée d'une fille était souhaitée. Être le cadet admiratif d'un frère très viril et performant alors qu'on est soi-même plutôt maladroit et « beau comme une fille ». Voir ensuite ce compagnon essentiel de l'adolescence se tuer au volant de son automobile. Assister plus tard à un accident mortel traumatisant qui réveille tout cela et bien plus, pour finalement pousser Marcel Pomerlo à rédiger ce récit qui raconte le déroulement de son enfance. Il rompt ainsi le silence imposé à cinq ans par les moqueries des plus vieux, il ressuscite de cette mort et prend la parole parce que le *Marcel Pomme-dans-l'eau* que les écoliers tabassaient et traitaient de « tapette » a enfin appris à flotter.

Lui qui désirait tant apprendre à nager pour ne pas se noyer, et cela depuis le ventre de sa mère ! Aujourd'hui, le gamin qui passe sa vie à ne pas mourir, et à se sentir coupable de vivre, veut que rien ne demeure *inoublié*.

Le texte, publié aux Éditions du Lilas, est très bien ficelé. Une série de questions nous introduit dans le monde de l'enfant *Pomme-dans-l'eau*. Ce sont des questions sans réponse, ou plus précisément sans réponse nécessaire. De pures créations issues de l'imagination d'un petit qui se les posait jadis à lui-même et qui sait encore les poser aux spectateurs que nous sommes et qu'il est lui-même devenu avec le recul. Une obsession de savoir, de comprendre. Ce sont des interrogations sur le monde, en particulier sur le monde du spectacle et l'intimité des vedettes des années 1960, celles qui fascinaient Marcel, qui constituaient son univers et nourrissaient ses fantasmes. Si la succession de ces nombreuses « devinettes » peut devenir lassante, elle reproduit efficacement en ce sens la manière de réagir des adultes face au questionnement insistant des enfants, rendant ainsi mieux perceptible le sentiment d'incompréhension et de solitude vécu par le petit Pomerlo. Comprendre la vie des vedettes disparues, c'est aussi expliquer la mort, la leur et celle de son frère. Les chansons populaires abondamment utilisées, la musique d'Éric Forget et les éclairages de Lucie Bazzo créent et recréent magiquement l'époque et les lieux dont il est question, entre autres pour ceux qui les reconnaissent.

L'originalité insolite de la scénographie doit notamment aux œuvres visuelles de l'artiste Claire Jean que l'on peut observer de près autour et au fond de la scène avant le spectacle, une tournée qui ajoute au réalisme de l'autofiction. Des luminaires des années 1960 et 1970 sont suspendus en vrac au-dessus de l'espace. Outre deux sièges démodés, une patère, un tapis délimitant l'espace intérieur et de nombreux contenants remplis d'eau évoquant l'espace extérieur, Pomerlo dispose de quelques accessoires, dont une grenouille-jouet en caoutchouc, pour interpréter son récit. Le thème de l'eau y est omniprésent et le passage de l'enfance à la maturité semble métaphoriquement se lire comme une transition entre un monde liquide et un monde sec.

Dans sa mise en scène, assisté de Dominique Leduc, Marcel Pomerlo réussit à se distancier de lui-même. Il devient notamment son propre spectateur par l'usage d'une voix hors champ et une mise en abyme du texte lorsque cette voix raconte ce qu'il lit silencieusement dans un livre ouvert sur ses genoux. À travers ces stratégies, l'interprétation demeure extrêmement sentie et émouvante. Elle laisse une impression troublante de confidences intimes et, dans cet hommage à un grand frère, on ne peut s'empêcher de déceler un effet thérapeutique. Il reste de cette œuvre réussie un *inoublié* long cri muet dont l'intensité nous remue encore.

Jacqueline Bouchard